

« En vrai », « du coup » : ce que nos tics de langage disent vraiment

« En vrai » n'est pas une confession, « du coup » pas toujours une cause. Ces marqueurs en forme de béquilles du langage agacent parfois les puristes mais racontent pourtant la parole d'une génération qui s'invente à haute voix.

PIERRE-YVES WARNOTTE

Un repas, un soupir. « Je dirais même deux soupirs... » Mila, 23 ans, s'amuse en racontant sa semaine et ses mésaventures linguistiques. « En balançant un "Du coup j'ai..." à table, mon père a levé les yeux au ciel. » Comme si la langue venait de perdre une vis. Mila renchérit : « Dans la foulée, j'ai placé un "En vrai, je comprends pas..." » Nouveau soupir : « en vrai »... Mila mentait-elle donc, avant ? Et là, il n'est plus question de sa semaine, mais de deux mots minuscules. Comme si l'important était devenu cette béquille verbale.

Sauf que ces « béquilles » ne sont pas en mousse. « Les marqueurs de discours, ce sont des fonctions, une catégorie fonctionnelle plutôt que grammaticale », rappelle la professeure de linguistique Liesbeth Degand (UCLouvain). Ils n'ajoutent pas d'informations factuelles ; ils organisent, structurent, hiérarchisent, signalent l'attitude du locuteur. Et ils répondent à une réalité presque physique : « Les études en psycholinguistique ont montré qu'on commence à parler avant d'avoir formulé le message », dit-elle. La pensée suit, trébuche, se rattrape, parfois : ces petits mots comblent des blancs, gagnent du temps, évitent que l'idée s'effondre en chemin.

Pourquoi, alors, tant de crispation ? Parce que « tic de langage », c'est rarement un diagnostic : c'est un jugement, papa. The Conversation, média de vulgarisation provenant de la communauté universitaire, le rappelle : en linguistique, l'étiquette est jugée péjorative ; on préfère « marqueur de discours ». Et certains linguistes résument tout l'enjeu qui se cache là derrière, avec une franchise salutaire : ces listes – qui goûtent le bannissement – expriment « le fantasme d'une langue intouchable » et le désir d'utiliser des mots « comme supports de stigmatisation ». Bref : s'agacer de ce « tic » deviendrait une manière de dire « ce n'est pas comme ça que je parle ». D'autres linguistes ajoutent que ces inventaires dénonciateurs servent aussi à faire cliquer sur certains articles de presse complaisants et à fabriquer une connivence facile : on se reconnaît en se moquant, et l'on se rassure en punissant une syllabe et en criant très fort : « C'était mieux avant ! »

Mépris de classe ou de génération

On y est. François Provenzano, enseignant-chercheur en rhétorique et sciences du langage à l'ULiège met le doigt là où ça pique : derrière certaines condamnations, il voit « des réactions typiquement puristes » qui vont « du mépris de classe » au mépris généra-

tionnel. La norme, ici, n'est pas seulement une règle : c'est un capital. Ceux qui ont beaucoup « travaillé » le français standard – avec un beau diplôme et un beau métier à la clé – peuvent avoir l'impression qu'on relâche une exigence qui les a portés. Le procès des marqueurs dit alors une inquiétude : si la langue bouge, est-ce que mes efforts, mes privilèges, mes « bons usages » bougent avec elle ? C'est une question de statut autant que de syntaxe.

Le numérique comme vitrine

Si l'on quitte le tribunal du bon goût, on voit une mécanique précise qui s'installe. Anne-Catherine Simon, professeur de linguistique à l'UCLouvain et chroniqueuse au *Soir*, décrit quatre fonctions récurrentes. D'abord la cohérence : « du coup » ou « donc » articulent les énoncés, annoncent une conclusion, évitent la chute dans l'incohérence. Ensuite la relation : « tu vois » n'est plus une demande de regarder, mais un « écoute-moi », un crochet de connivence, un mot qui a perdu son sens premier pour en acquérir un autre, conversationnel. Troisième étage : le dosage de certitude, ce que les linguistes appellent l'« épistémique » : « en vrai », « franchement », « peut-être », « sans doute » disent « je m'engage plus ou moins ». Enfin, la segmentation : « alors » lance un tour de parole, « quoi » ferme une porte, et tout cela « met un peu des balises ou des frontières » dans un flux autrement continu.

Dans un discours très formel, on les bride ; dans le familier, on les laisse jouer. Anne-Catherine Simon le dit simplement : « Ça permet de gagner du temps quand on parle. » C'est aussi une

forme d'économie affective : on amortit, on nuance, on vérifie que l'autre suit. Alors, le problème ne serait pas l'existence de ces mots, mais leur mitraillage, quand ils remplacent la pensée au lieu de l'accompagner ? Si l'on s'agace, c'est souvent parce qu'on écoute l'oral avec les attentes de l'écrit : phrases complètes, enchaînements propres, aucun blanc. Or le blanc est... aussi un marqueur.

Bref, rien de nouveau sous le soleil ; ce qui est nouveau, en revanche, c'est la visibilité. Le numérique n'a pas inventé l'oralité, il l'a mise en vitrine. Podcasts, vidéos, Insta, Tik Tok, Twitch, : le parlé est monté sur scène, adulé, partagé, ralenti, commenté. Anne-Catherine Simon note que cela diffuse un registre auparavant cantonné aux amis, à la famille, aux pauses non médiatisées. Et l'oreille de la norme – celle de l'écrit – s'est mise à écouter l'improvisation comme un devoir quelque peu surveillé. D'où une posture « anti-tics » – on y revient – qu'elle décrit sans détour : « La posture tic de langage est très normative, très prescriptive. » Elle cite l'Académie française et ses rubriques « dire et ne pas dire », et oppose à cette tentation une approche plus descriptive, plus « belge » au fond : regarder qui dit quoi, où, à qui, pour faire quoi.

La transformation de « du coup »

Du coup, parlons de « du coup ». En 2022, le linguiste Lotfi Abouda (Orléans), mesure l'emballement sur un corpus oral d'environ 1,3 million de mots : cinq occurrences entre 1968 et 1971, 141 dans les données collectées depuis 2010. L'expression est devenue si reconnaissable qu'elle sert parfois de

Décodeur des marqueurs : mode d'emploi (et mode d'écoute)

Ces mots, c'est surtout la conversation qui est en train de se fabriquer. Mais attention, les marqueurs ne « remplacent » pas une idée : ils l'aident à arriver entière, sans se casser la figure en route. Petit lexique de traduction simultanée. P.-Y.W.

« Du coup »

Dans les manuels, c'est « donc », « Par conséquent ». Dans la vraie vie, c'est souvent un raccord : j'ai fait un détour, je reviens au sujet. Un agrément plus qu'un raisonnement.

« Tu vois »

Souvent, ça ne demande pas de voir. Ça vérifie le contact : tu me suis ? Parfois même, paradoxalement : écoute-moi. Un crochet de connivence.

« En mode »

Une didascalie intérieure. Pas tant « ce que j'ai fait » que « comment je l'ai vécu » : en mode panique, en mode autopilote. Le sous-titre émotionnel d'une action banale.

Mini-règle pour ne pas se tromper de débat

Quand quelqu'un empile ces marqueurs, ce n'est pas forcément qu'il « n'a rien à dire ». Souvent, c'est qu'il fait plusieurs choses à la fois : raconter, vérifier qu'on suit, nuancer, se corriger, garder le ton juste. Le point de bascule, c'est quand le marqueur prend la place de ce qu'il est censé aider : l'articulation, l'exemple, la précision.

« En vrai »

Ce n'est pas un détecteur de mensonges. Ce n'est pas uniquement le nom d'une rubrique du *« Soir »*. C'est un outil de précision : je nuance, je corrige, je dis mieux. Bref, on rectifie sans cogner.

« Alors »

Le bouton reset. Ça ouvre, ça relance, ça change de chapitre : bon, on y va. Une manière d'insérer des retours à la ligne dans l'oral.

« Genre »

Le mot élastique. Il peut vouloir dire : « à peu près », « par exemple », « tu vois l'idée ». Très pratique pour raconter vite, irritant quand il devient le décor au lieu de servir le propos.

« Quoi » / « Voilà »

Deux façons de poser le point final. « Quoi » ferme sans solennité (avec un peu de distance). « Voilà » clôt proprement : c'est dit, on peut passer à la suite.

Le truc à retenir

Ces marqueurs fatiguent quand ils deviennent automatiques, quand ils remplissent tout l'espace. Mais bien dosés, ils font exactement l'inverse de ce qu'on leur reproche : ils évitent le vide, amortissent le trop frontal, tiennent le fil. En bref : ce n'est pas de la paresse, c'est de la mécanique fine.



© HÉLOÏSE CHIGARD-TRADORI.